

Napoléon Ier au Vaudeville

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 47

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ce qui s'ensuit, avec les toilettes exigées par la situation en vedette de la jeune fille, — simples mais de bon goût — 4000 francs; total, 10,000 francs; total précédent, 9000 francs; total général, 19,000 francs; les intérêts de tout cela arrondissent le chiffre à 20,000 francs.

Nous avons dit qu'on allait ainsi jusqu'à la dix-huitième année. Alors, un jeune homme qui s'est traitreusement introduit chez vous, sous prétexte d'admirer la jeune prodige dont on parle tant, ce misérable jeune homme vous demande la main de votre fille. Par un mouvement d'égoïsme bien naturel, vous refusez: vous ne voulez pas, déjà, vous priver de celle qui, par ses ravissants accords, illumine vos soirées.

Le misérable jeune homme a sa réponse toute prête: « Mais nous vivrons à vos côtés! » Vous cédez, vous pensez à ces bonnes petites soirées où, mollement bercé par une mélodie de Schumann, ou une romance de Mendelssohn, enfoncé dans votre fauteuil, vous pourriez préluder par un tout petit bout de somme aux doux repos de la nuit!

Les jeunes gens s'envolent, indissolublement (hum!) unis par les liens sacrés de l'hyménée. Ils reviennent enfin, vous préparez votre fauteuil tout à côté du piano, et... et vous pouvez attendre: jamais, jamais votre fille, votre trésor chéri, votre artiste adorée, n'ouvrira plus son piano; le ménage l'a prise, elle est finie pour l'art!

Alors, vous pourriez juger — en toute connaissance de cause, hélas — quel bon petit emploi vous avez fait de vos vingt mille francs. Et cela est tellement concluant que... vous recommencez pour la cadette ce que vous aviez fait pour l'aînée, ô père sans fiel et sans rancune!

(Petit Marseillais).

AUGUSTE.

On veladzo dè bràvès dzeins.

Dein lo teimps iò n'avàì onco min d'inguenòts pè chàotrè et que ti lè Vaudois étiont catholiquo, faillàì avàì soveint la borsa àovèrta po baillà dè l'ardzeint à l'incourà, kà s'on batsivè, s'on sè mariavè, àò bin s'on modavè po lo grand voiadzo, n'ia pas! faillàì pètsalà. Et po que n'iaussè rein à recliàmà, monseigneur l'évêque avàì fé on prix-corein, que l'avàì einvoyi à ti lè z'incourà, et iò l'avàì marquà cein que dévessont fèrè payi tsaquie iadzo, et dinsè faseint, n'avàì rein à derè, tsacon étai paràì.

Ti lè z'incourà firent don payi d'après lo prix-coreint dè monseigneur, hormi ion dè leu que fasàì payi quatre iadzo mé que lè z'autro po lè batsi, que cein fasàì ronná lè dzeins, kà on a dza prào frais quand faut batsi, que faut atsetà on bocon dè bouli, dào bûro frais, dào pan dè bolondzi et dào vin dè vegne, et se faut onco tota 'na somma po monsu l'incourà, n'est pas tot pliési.

Quand cliào dè sa perrotse suront que pàyvont mé què dein lè z'autrès, sè mettiront de 'na colèrè dào diablo contrè l'incourà, et portiront plieinte. Ma fai la justice fe on enquiète, et l'incourà du paraitrè.

Quand l'arrevà po la comparuchon, lo dzudzo lài fe:

— Ditès-vàì, monsu l'incourà, n'ài-vo pas reçu lo prix-coreint dè monseigneur? — Oï.

— N'est-te pas marquà dessus que vo dussa fèrè payi tant po lè batsi, tant po lè mariadzo et tant po lè z'einterrà?

— Oï.

— Eh bin, coumeint cein va-te que vo fédè pàyi po lè batsi quatre iadzo mé que vo ne dussa? Cé commerce pào pas dourà, et ne veint vo condanà à l'a-meinda, kà y'a dàì témèins coumeint quiet vo fédè trào payi.

— Ne dio pas lo contréro, mà...

— N'ia pas dè mà que lài fassè.

— Mà laissi mè derè.

— Eh bin quiet?

— Eh bin se poivo fèrè payi coumeint monseigneur l'évêque l'a décidà, ne demandéré pas mi, kà porré mein teri; mà se fasè dinsè, y'a grandteimps que saré crèvâ dé fan, kà vo sédè que n'ein què cein po vivrè et po àidi ài pourro, et po poàì m'ein teri, su d'obedzi dè preindrè dàì precauchons et dè fèrè payi fermo lè batsi.

— Et porquie ne porrià-vo pas vo z'ein teri coumeint voutrès collègues, kà n'ia pas on incurà que fassè coumeint vo?

— Eh bin, se mè collègues s'ein tiron, c'est que lè dzeins lé pàyont, tandi que tsi no, on iadzo que sont batsi, n'ein rabordè pas ion pè la cura, kà vont ti sè peindrè, àò bin mourì ne mè maison dè fooce, et lào z'interrà ne mè rapportè pas onna crouie favioula. Vouaiquie porquie su d'obedzi dè preindrè l'eimpère... L'incourà a età acquittà.

Napoléon I^{er} au Vaudeville.

Dans ses mémoires, Bouilly, l'auteur d'un vaudeville intitulé *Fanchon la veuleuse*, qui se jouait au temps du premier empire, raconte cette jolie anecdote:

« L'empereur était venu voir représenter ce vaudeville sous une simple redingote d'uniforme de sa garde, accompagné d'un de ses officiers. Désireux de garder l'incognito, il sortait ordinairement de sa loge avant la fin de la pièce, et l'ordre précis était donné aux sentinelles placées aux portes d'entrée de la salle et surtout au bas des escaliers de ne lui rendre aucun salut militaire. Un jour qu'il était accompagné du général Duroc, son aide-de-camp, il descend à la hâte et passe devant moi et plusieurs auteurs réunis sur le palier des corridors. Nous feignons de ne pas l'apercevoir, ce qui lui plaisait beaucoup; mais un beau jeune conscrit, incorporé dans la garde depuis peu de temps, se trouvait placé en sentinelle au pied du grand escalier, et, la vue de l'empereur lui faisant oublier sa consigne, il présentait les armes avec cet empressé-

ment et cette exactitude d'un brave qui rend hommage au chef de l'Etat.

— Qui saluez-vous là? lui dit Napoléon d'une voix foudroyante et avec des yeux étincelants.

— Ce n'est pas vous, sacrebleu! je ne vous connais pas, répond la sentinelle sans se déconcerter. C'est le général Duroc, qui m'a passé l'autre jour en revue au Champ-de-Mars.

— C'est juste! répond Napoléon, ravi de la présence d'esprit du jeune soldat, qu'il étudie de la tête au pieds et auquel il demande son nom, le numéro de son régiment, celui de la compagnie où il sert, et s'éloigne en jetant sur lui un regard scrutateur.

Nous abordons le jeune conscrit, qui nous dit en riant:

— Le petit caporal a cru me mettre dedans, mais moi, pas si bête!

— Je ne serais pas étonné, lui dis-je à mon tour, que votre heureuse répartition ne contribuât à votre avancement; rien n'est perdu dans le souvenir de l'empereur.

Quelques mois après, me trouvant au foyer du Vaudeville, je fus abordé par un jeune officier de la garde qui me dit en me serrant la main:

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Votre figure ne m'est point inconnue; mais je cherche en vain...

— Eh! sacrebleu! je suis le petit conscrit à qui vous avez prêté de l'avancement...

Quelques conseils aux amateurs

d'oranges. — La première chose à connaître pour l'amateur d'oranges, c'est qu'il faut le soleil de décembre et janvier, le soleil des pays privilégiés, où l'hiver est un automne prolongé jusqu'au printemps.

Jamais un journalier travaillant aux orangeries sur les côtes de l'Andalousie, en Sicile, en Algérie, ne mange une orange avant la Noël. L'orange à saveur exquise est celle qu'on cueille tout à fait mûre, sur l'arbre, à cette époque de l'année.

Mais le producteur pressé de vendre cueille les oranges avant la maturité et les expédie telles quelles. Elles jaunissent en route et prennent la belle couleur dorée qui sollicite l'acheteur; malheureusement cette maturation artificielle leur laisse l'acidité du fruit vert.

En résumé, voulez-vous manger de bonnes oranges, des oranges vraiment mûres, attendez les arrivages de fin décembre.

C'est une erreur de croire qu'il faut choisir les oranges dont la peau est fine et lisse. Les oranges de Provence et d'Espagne, qui sont loin d'être les meilleures, ont cette peau-là; et comme le commerce s'approvisionne au plus